

LE GRAND BLOND AVEC UNE GUITARE ROUGE

(suite de la page 81) séparés, parce que nous n'aurions pas eu l'opportunité de nous libérer de nos frustrations.

H.M. – Que font les autres membres du groupe en dehors de Ten Years After ?

A.L. – Leo s'est mis à la production, il a fait un album pour le groupe U.F.O. et maintenant un autre pour la chanteuse Bridget St. John. Je crois que Chick prévoit de faire un autre album solo. Et Ric participe à pas mal de « drum clinics », vous savez, ces séminaires de batteurs... Et de façon générale, tout le monde s'est un peu rangé et consacre pas mal de temps à sa maison, ses chiens, son épouse, tout ça... Mais en ce qui me concerne, seule la musique m'intéresse vraiment, je ne vais pas à la pêche ou quoi que ce soit de ce genre, alors je joue et j'enregistre. Ric, lui, est un peu dans les affaires, moi c'est quelque chose que je déteste. C'est d'ailleurs un de mes grands sujets de frustration, que la musique soit entourée de tant de business, les managers, les contrats, les pourcentages...

H.M. – Est-il arrivé à Ten Years After de traverser des crises sérieuses ?

A.L. – Oh, oui ! des milliers de fois ! Vous savez, ce sont quatre individus avec leur ego et leur fierté, et c'est perpétuellement une situation de compromis...

H.M. – Y a-t-il jamais eu de problèmes du fait que vous soyez devenu le centre d'attraction du groupe ?

A.L. – Oui, au début... Je suppose qu'étant le guitariste et le chanteur, il était inévitable que les gens me distinguent du reste du groupe. Cela a blessé pas mal d'amours-propres, au début, mais moi-même je ne voulais pas de cette situation. Je ne voulais pas être une rock-star, un sex-symbol, que sais-je. Ça m'embarrassait et je n'aimais pas plus ça que les autres, mais pendant longtemps nous n'en avons pas parlé, alors ça a fini par déboucher sur une crise. Finalement, nous en avons discuté et avons décidé que, puisque c'était comme ça, nous allions nous en accommoder. Au fond, il suffit de s'y habituer...

Autocritique ?

H.M. – Que pensez-vous de la façon dont la scène musicale a évolué depuis

sept ans ?

A.L. – Ce qui est bien, c'est qu'elle s'est diversifiée, les musiciens de jazz peuvent vivre de leur musique, par exemple. Mais je n'aime pas la pop, je ne l'ai jamais aimée. Pour moi, c'est plus du business que de la musique : vous savez, des gens qui se réunissent pour faire un hit, pour trouver la star de 74, tout ça. Je n'apprécie guère tout ce « glitter », venir en scène en costume argenté, les cheveux teints en vert... S'il faut faire ce genre de choses pour que les gens vous remarquent, je trouve ça... à la limite de l'écœurant...

H.M. – Le côté spectacle n'a-t-il pas toujours été un élément important du rock'n'roll ?

A.L. – Dans une certaine mesure, seulement. Maintenant, ça va trop loin, ça n'a plus rien à voir avec la musique. Tous les groupes qui font ça, ils ne songent qu'à améliorer leur show, pas leur musique. C'est malheureux, je trouve.

H.M. – Y a-t-il des gens qui vous ont particulièrement plu, ces temps-ci ?

A.L. – Euh... Des tas. J'écoute toutes sortes de musiques, vous savez. J'ai toujours aimé Steve Miller, encore que je préfère ses disques à ce qu'il fait en scène. Récemment, j'ai beaucoup écouté des gens comme Phil Upchurch. Mais ma musique de base reste le blues et le rock, Chuck Berry, Little Richard, Jerry Lee Lewis, Big Bill Broonzy, le Delta blues... Aujourd'hui, j'écoute beaucoup de disques professionnellement, pour la production, les arrangements et tout ça. Ça va de Simon & Garfunkel au Mahavishnu Orchestra.

H.M. – Vous intéressez-vous particulièrement à Stevie Wonder ? Sur le nouvel album il y a un morceau, « Getting Harder », qui est assez dans son style.

A.L. – Ça c'est plutôt du R & B, ça fait partie des influences qui transparaissent après avoir joué avec des gens comme Ian Wallace...

H.M. – N'êtes-vous pas porté sur le jazz, également ?

A.L. – C'est par là que j'ai commencé, à vrai dire ; mes premières influences furent Charlie Christian et George Benson.

H.M. – Aimerez-vous faire un album de jazz ?

A.L. – J'ai un projet dans ce sens. Tim Hinckley et Mel Collins en feraient probablement partie... Le jazz est une musique de musiciens, vous savez, c'est une sorte de concept musical plus riche, avec des harmoniques, des dissonances, des tempos plus complexes. Mais là encore, j'aime aussi jammer à partir d'un simple blues en 12-mesures, parce que c'est moins structuré et que c'est le feeling qui l'emporte. En jazz, vous avez souvent des accords très complexes, par exemple, c'est très délicat d'improviser à partir de là, il faut beaucoup d'expérience pour s'y sentir aussi libre. Ce qui m'intéresse dans

le jazz, c'est le swing, le feeling.

H.M. – C'est assez paradoxal : le feeling semble être fondamental dans votre approche musicale, pourtant on vous a souvent reproché d'avoir un jeu de guitare trop technique, en particulier dans vos solos...

A.L. – Oui... Je pense que c'est une phase qu'on traverse. Si on fait quelque chose à fond, on essaye tous les moyens possibles pour l'améliorer, et la recherche technique en est un. Je crois que beaucoup de musiciens traversent de telles phases techniques, puis en sortent en réalisant que les formes les plus simples sont probablement l'essence même de la musique. Des gens comme le Band, ou beaucoup de musiciens de country, ils ne jouent pas une note superflue, chacune d'entre elles est chargée de sens. Moi, par contre, au lieu de jouer une seule note et de la faire durer, j'aurais souvent tendance à jouer une floraison de notes. Avec « On The Road To Freedom », je suis retourné à la simplicité, justement, et j'en tire beaucoup de plaisir. Mais je ne veux pas perdre l'autre aspect, avec Ten Years After c'est un peu comme un match de boxe, j'essaie d'en faire le plus possible, l'excitation monte et se répercute dans la musique. Parfois, je suis entraîné tellement loin que je ne sais plus quoi faire, je tape sur la guitare et j'en tire des bruits bizarres, c'est comme si j'atteignais le point où je ne peux plus aller plus loin !

H.M. – Pensez-vous avoir plus de contrôle sur votre jeu de guitare maintenant que, disons, au début de Ten Years After ?

A.L. – Oui... Vous savez, une large part de ma démarche musicale est expérimentale. Maintenant seulement je peux utiliser ces expériences pour faire exactement ce que je veux, j'ai l'habileté technique nécessaire pour cela... Mais là aussi, c'est une question de feeling, il me faut les deux, le feeling et l'expérimentation... (long silence) c'est vraiment étrange de parler de musique. Souvent, les gens viennent ici et nous en parlons, mais maintenant je préfère dire : « faisons plutôt de la musique, au lieu d'en parler ». Vous savez, si vous prenez quatre musiciens totalement étrangers les uns aux autres, ils apprendront beaucoup mieux à se connaître s'ils jouent ensemble que s'ils discutaient pendant des semaines. C'est ce que j'ai fait avec les gens qui m'ont accompagné au Rainbow, je les ai tous fait venir ici et nous avons joué ensemble. Pouvoir se réunir avec des gens et faire de la musique procure un sentiment de satisfaction extraordinaire. C'est ce sentiment essentiel qui m'importe, vous savez, et pas de faire des hits ou des tournées à millions de dollars. Ma plus grande récompense, c'est de faire de la musique. – propos recueillis par HERVÉ MULLER